

# André Major



## PRENDRE LE LARGE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Extrait de la publication

# Prendre le large

DU MÊME AUTEUR

- Le Froid se meurt*, poèmes, Atys, 1961.
- Holocauste à 2 voix*, poèmes, Atys, 1961.
- Nouvelles* (avec Jacques Brault et André Brochu), *Cahiers de l'AGEUM*, 1963.
- Le Cabochon*, roman, Parti pris, 1964 ; Éditions de l'Hexagone, coll. « Typo », 1989.
- La Chair de poule*, nouvelles, Parti pris, 1965 ; Éditions de l'Hexagone, 1989.
- Félix-Antoine Savard*, essai, Fides, coll. « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1968.
- Le Vent du diable*, roman, Éditions du Jour, 1968 ; Stanké, coll. « 10/10 », 1982 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1998.
- Poèmes pour durer*, Éditions du Songe, 1969.
- Le Désir* suivi de *Le Perdant*, pièces radiophoniques (préface de François Ricard), Leméac, coll. « Répertoire québécois », 1973.
- L'Épouvantail*, roman, Éditions du Jour, 1974 ; Stanké, coll. « 10/10 », 1980.
- L'Épidémie*, roman, Éditions du Jour, 1975 ; Stanké, coll. « 10/10 », 1981.
- Une soirée en octobre*, théâtre (présentation de Martial Dassylva), Leméac, coll. « Théâtre », 1975.
- Les Rescapés*, roman, Quinze, 1976 ; Stanké, coll. « 10/10 », 1981.
- La Folle d'Elvis*, nouvelles, Québec-Amérique, 1981 ; Stanké, coll. « 10/10 », 1988 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1997.
- L'Hiver au cœur*, novella, XYZ, 1987 ; (avec une présentation de Jean-François Chassay), BQ, 1992 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2001.
- Histoires de déserteurs* [*L'Épouvantail*, *L'Épidémie*, *Les Rescapés*], Boréal, 1991.
- La Vie provisoire*, roman, Boréal, 1995.
- Le Sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, Presses de l'Université de Montréal, 2001 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2012.
- Nous ferons nos comptes plus tard. Correspondance, 1962-1983* (avec Jacques Ferron), Lanctôt, 2004.
- L'Esprit vagabond, carnets 1993-1994*, Boréal, 2007.

André Major

# Prendre le large

Carnets 1995-2000

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

© Les Éditions du Boréal 2012  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2012  
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada*

Major, André, 1942-

Prendre le large : carnets, 1995-2000

(Collection Papiers collés)

ISBN 978-2-7646-2189-9

1. Major, André, 1942- – Journal intime. 2. Écrivains québécois – 20<sup>e</sup> siècle – Journaux intimes. I. Titre. II. Collection : Collection Papiers collés.

PS8526.A453Z47 2012 C848'.5403 C2012-941341-0

PS9526.A453Z47 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2189-9

ISBN PDF 978-2-7646-3189-8

ISBN ePUB 978-2-7646-4189-7

*À G., ainda e sempre*





*Après le travail, dit-il, je me réfugie dans la prose  
comme sur une île. Toute la journée je suis entouré  
par le tumulte de la rédaction, mais le soir je passe  
sur mon île et dès que je lis les premières phrases,  
j'ai l'impression de prendre le large.*

G. W. SEBALD, *Vertiges*



## *Prélude en mode mineur*

*Comme tout un chacun, je ne suis pas un homme comme les autres : c'est en lisant et en écrivant que je me soigne, si tant est qu'existe la moindre chance que cette médecine ait un autre effet que celui d'un placebo. Le monde n'est pas si mal fait, tout le problème étant que l'humanité s'acharne à le rendre pratiquement inhabitable. Quand cela me rend irritable ou désespéré, j'ouvre un livre ou mon carnet, je lis ou bien, si j'ai vraiment un mot à dire, je le note, avec l'extravagante prétention qu'en le relisant dans dix ou quinze ans, cela me servira de terreau pour faire germer quelque chose, je ne sais quoi encore, puisqu'une fois noirci jusqu'à la dernière ligne de la dernière page, le carnet se retrouve sur le tas de carnets gisant au fond d'un carton.*

*Le temps passe et la vie de même. C'est toujours la même histoire qui recommence : j'ai une note, parfois assez longue, parfois trop, parfois pas assez, griffonnée dans une salle d'attente, dans un café ou sur un banc de parc, et même à ma table de travail où je ne m'installe jamais sans avoir à faire un effort de plus en plus grand à mesure que je prends de l'âge, comme si je me disais : tu as assez barbouillé de papier dans ta vie, tu devrais vivre un peu, mon vieux. Autour de toi, les gens tombent, mais ont-ils pris le temps de regarder vraiment ce monde dont ils étaient partie prenante avant de le quitter et de disparaître à jamais, même de l'oublieuse mémoire des survivants ?*

*En fait, on pense d'autant plus à ses morts que s'avive la conscience qu'on a des choses qui dépérissent et de son propre*

dépérissement. Cette vive conscience, on ne la cultive guère, car elle fait mal et n'a donc pas sa place dans un monde où la mélancolie est une maladie, où le souvenir lui-même est un objet dont on n'a plus l'usage. Il faut, comme on dit, faire son deuil de tout ce qui ne bouge plus. On fait beaucoup son deuil en faisant la fête, car les morts adorent qu'on danse et qu'on chante. C'est comode, en effet, de décider à leur place de ce qu'ils aimeraient nous voir faire en leur absence. Mais le lecteur doit me trouver un air d'enterrement, j'en ai bien peur, moi pourtant assez gai luron les jours où tout va bien, et ça va plutôt bien que mal, la plupart du temps. Je ne fais pas la fête pour autant ; que voulez-vous, j'ai la tête ailleurs, dans un livre, dans un paysage, dans un rêve, dans une recette où je m'amuse à mettre mon grain de sel. Bref, on a une vie à vivre, des tâches à accomplir, pas toujours avec plaisir, mais enfin on ne s'ennuie pas au Québec, du moins pas tous les jours. On enrage parfois, on s'indigne vraiment, et ce n'est pas bon pour la santé, on nous le répète sur tous les tons. Il faut être cool ou zen, selon son niveau culturel. Il monte toujours, notre niveau culturel, tout autant que la qualité de la langue québécoise dite standard, comme nous le répètent les experts en anesthésie.

Dans cette espèce de vie que je me suis faite tant bien que mal et que j'essaie de partager avec les miens, il reste assez de temps et de liberté pour regarder tout ce que je viens d'évoquer et tenter d'en tirer quelque chose, ne serait-ce que pour semer le doute là où ce serait peut-être utile, en puisant ailleurs ou plus profondément en soi. Dans les pages qui suivent, il y a des lectures, beaucoup même — car pour moi, « lire c'est vivre » —, des descriptions de paysages — car j'ai toujours été paysagiste — et des évocations de toutes sortes — car évoquer, c'est rendre visible ce qui risque de s'effacer. Il y a sûrement autre chose aussi, sinon ce ne serait pas un carnet. Et j'ai tout fait pour que ça ressemble à un carnet : en supprimant des dates ou en plaçant ici un passage qui était ailleurs pour varier le menu, car trop de notes de lecture, ce serait comme pas assez. S'il m'arrive parfois de pester contre la maudite technique, je finis par reconnaître que, sans l'ordinateur, je n'aurais ni le goût ni la patience de jouer ainsi avec cette accu-

*mulation de notes qui doivent finir par composer quelque chose d'indéfinissable et que je renonce donc à définir pour le moment. Certains écrivains présents dans ce carnet m'ont prodigué ce quelque chose dont j'ai tiré un grand profit spirituel et un aussi grand plaisir esthétique.*

*C'est la troisième fois que j'essaie (au sens le plus strict du terme) de faire, moi aussi, quelque chose qui tienne avec l'humble et lumineuse matière des mots. Que cela s'intitule Prendre le large, ce n'est pas par hasard, car les quelques années que couvre ce troisième carnet ont été marquées par la nostalgie parfois forte d'un ailleurs, la tentation d'un recommencement possible ou, plus prosaïquement, le désir de vivre la vie de cet alter ego qui m'accompagne comme une ombre.*

*Lisbonne, 12 novembre 2011*



1995

---

---





*Janvier* — Il arrive qu'on patauge dans la pauvreté anecdotique du quotidien et qu'on devienne un interlocuteur distrait pour nos proches. La plupart du temps, on en reste là, sans chercher plus loin, mais qu'une joie nous vienne d'une musique inouïe, d'une rencontre inespérée, d'une lecture ou d'un simple sourire qui nous chavire le cœur, et le courant se rétablit. Si l'on s'en souvenait, les jours où la vie bégaie, on pourrait faire contre mauvaise fortune bon cœur, comme nos maîtres nous l'ont si sagement recommandé à l'âge où l'on n'y comprenait goutte.

Je me sens gagné par l'indifférence, comme il y a quelques années, quand ma seule ambition était de devenir un simple témoin. Mais l'indifférence, c'est un poison qui vous paralyse. Elle me vient d'un sentiment d'impuissance — de la conscience de mes limites.

À Radio-Canada, la stratégie de la nouvelle direction consiste à dévaluer tout ce qui a été fait au cours des dernières décennies pour justifier une refonte du contenu de la programmation et imposer une méthode de travail fondée sur le principe de faire mieux avec moins de moyens. S'ils étaient si assurés de son bien-fondé, nos réformateurs ne devraient pas craindre à ce point que leur réforme fasse l'objet d'un débat public. Il faudrait que je me m'attelle à un travail personnel pour ne pas me laisser vampiriser par cette guérilla où je me suis engagé un peu malgré moi.

La rouille des sentiments, on ne la trouve nulle part mieux évoquée que dans les histoires de Tchekhov. De même, c'est

chez Simenon que la sensation d'étouffement est le plus fortement ressentie.

Je m'étonne toujours d'entendre des artistes se vanter de créer dans un état de constante jubilation. Si cette exaltation créatrice existe, ce n'est certainement pas comme le laisse entendre en ricanant nerveusement le romancier Alexandre Jardin, toujours si chaudement accueilli au Québec. Comme si l'angoisse qui est la contrepartie de cette exaltation ne l'avait jamais atteint. À moins que le manque d'ambition esthétique soit la condition du parfait bonheur de créer.

S'ils ne créent plus de mythes, les véritables créateurs puisent toujours leur inspiration dans la complexité d'un réel qu'ils abordent avec plus ou moins de lucidité, plus ou moins de profondeur, ne parvenant qu'à dissiper les écrans de fumée qui faussent la perception qu'en ont leurs contemporains.

Flannery O'Connor disait que « l'intérêt que l'écrivain porte à la pauvreté va à la pauvreté fondamentale de l'homme ». Là où tant d'autres se perdent en considérations plus ou moins oiseuses, la romancière américaine témoigne de l'expérience humaine avec la sobriété qui caractérise son écriture.

*Avril* — On a honte de son impuissance devant la souffrance d'un proche. On essaie maladroitement de l'aider. On s'impatiente des manies auxquelles, même affaibli, il tient avec tant d'obstination : il faut que ceci soit placé à tel endroit et pas à un autre, que l'oreiller soit remonté. Je parle de mon père, qui vient de subir, à quatre-vingt-sept ans, une double opération de la prostate et du côlon, qu'il avait d'abord refusée. Il a fallu que je lui fasse part de ma conversation avec son médecin selon qui il était condamné à dépérir douloureusement s'il n'était pas opéré. Cette perspective l'a fait revenir sur sa décision, mais, de retour chez moi, je me suis demandé si j'avais bien agi en me mêlant de ses affaires. Ce doute m'a empêché de dormir, malgré ma fatigue.

« Comme il est étrange que les souvenirs soient nos seules certitudes », dit l'un des personnages de *Rituels*, un roman de Cees Nooteboom, qui ajoute plus loin : « Vieillir, c'est aussi refuser de se confectionner de nouveaux souvenirs. »

On n'arrive pas à surmonter ses nostalgies tant qu'on ne les a pas exprimées — ou qu'on n'a pas tenté de le faire. C'est ainsi que j'ai vainement rêvé de sonder l'âme de mon grand-père paternel dont je me sentais pourtant si proche. Des années durant, je voulais lui faire dire ce qu'il n'avait jamais dit de son vivant. J'imaginai je ne sais quels secrets emportés dans la tombe. Plus j'essayais de les deviner, plus je me sentais démuné, privé de moyens, jusqu'au jour où je me suis dit qu'on peut très bien avoir été silencieux toute sa vie et n'avoir aucun secret à préserver. Qu'il avait dû vivre sans arrière-pensées particulières, sans faire d'histoires, en attendant que la mort l'emporte dans son sommeil, à près de quatre-vingt-dix ans. Ne rien imaginer d'autre que ce qu'il a bien voulu montrer aux siens, voilà ce que je peux faire de plus honnête.

Mon allergie aux religions n'a cessé de croître à compter du moment où je me suis frotté à elles, et j'ai fini par m'en désintéresser, y compris ce bouddhisme si prisé en Occident parce qu'il représente une version exotique d'une spiritualité dont, en fin de compte, on apprend à se passer la plupart du temps. Je crois bien que mon intolérance est définitive, si tant est que quoi que ce soit, hormis la mort, puisse l'être. J'ai conservé de mes incursions dans ce domaine, comme dans celui de la philosophie, un sentiment de profonde indifférence. Il serait plus séant de plaider la paresse intellectuelle, mais la vérité est que je suis réfractaire à toute pensée qui prétend expliquer le monde et ériger cette explication en système. Même si l'expérience a raffermi ma conviction que le monde est une énigme irréductible, je me refuse à croire le débat clos et je ne ferme pas les yeux devant le gouffre d'où ne montent que les échos interchangeables d'une cacophonie.

## Table des matières

<i>Prélude en mode mineur</i>	11
1995	15
1996	43
1997	75
1998	95
1999	127
2000	169



## CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

L'auteur tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Clube português de Artes e Ideias pour l'octroi d'une bourse et d'une résidence à Lisbonne au cours de l'automne 2011, grâce à quoi il a pu travailler à la composition et à la révision de ces carnets. Sa reconnaissance est non moins grande à l'égard de Ginette Lepage-Major qui l'a aidé à parachever son travail.

En couverture : Émilie Duchesne, *Somewhere Beyond the Sea*.

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,  
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo  
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2012  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN  
À GATINEAU (QUÉBEC).





« Comme tout un chacun, je ne suis pas un homme comme les autres », écrit André Major en présentant ce nouveau volume composé à partir des carnets personnels qu'il a tenus entre 1995 et 2000. Ne pas être tout à fait comme les autres et ressembler à tout un chacun : si paradoxale qu'elle paraisse, n'est-ce pas là, au fond, la définition la plus exacte de l'écrivain, individu absolument et radicalement singulier, mais qui se sait porteur de la condition la plus commune, celle de l'humanité vivant, souffrant, jouissant et mourant au milieu d'un monde qui est à la fois sa patrie et son exil ?

Chez André Major, c'est avant tout aux lectures (des romanciers nordiques,

*André Major est surtout connu pour son œuvre de romancier et de nouvelliste. Cette œuvre compte une dizaine de titres, dont La Folle d'Elvis (1981), La Vie provisoire (1995) et la grande trilogie des Histoires de déserteurs. Depuis une douzaine d'années, cependant, c'est par l'art du carnet (Le Sourire d'Anton, 2001; L'Esprit vagabond, 2007; Prendre le large, 2012) qu'il poursuit son aventure littéraire. André Major a reçu le Prix du Gouverneur général (1977), le Prix Canada-Communauté française de Belgique (1991) et le prix Athanase-David (1992).*

en particulier), aux paysages (collines, forêts et lacs des Laurentides) et aux êtres proches (ses vieux parents, notamment) qu'appartient le privilège d'ordonner la suite des jours et d'en faire cette œuvre la plus humble et la plus belle qui soit : une simple vie humaine.

Au début de ces carnets, l'auteur arrive au milieu de la cinquantaine. C'est l'âge du détachement et de l'ouverture. Détachement de soi-même et des ambitions de jadis; retraite à l'écart de la comédie sociale; repli sur l'essentiel; conscience de la fin qui approche. Mais ouverture, en même temps, à la beauté préservée de la nature, des êtres et des livres, d'autant plus proche et précieuse qu'elle représente tout ce qui importe

désormais pour celui qui s'est éloigné, pour le déserteur qui ne demande plus qu'à « prendre le large ».

Écrit dans une prose aussi limpide que dépouillée, d'une modestie et d'une justesse incomparables, cette chronique d'un homme « pas comme les autres » est en même temps le roman de « tout un chacun » d'entre nous, ses semblables, ses frères.